



Le récluseur de Malampia : les délires de la « séquestrée de Poitiers »

Claustration in Malampia: the ravings of the « confined woman » of Poitiers

François-Jean Authier¹

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle (CERACC)
Paris

<https://orcid.org/0000-0003-0202-1190>

francoisjean.authier@gmail.com

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3578>

DOI : 10.25965/trahs.3578

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé : La tragique histoire de la « Séquestrée de Poitiers », qui a défrayé la chronique à la Belle Époque et connu un succès considérable, fascine les écrivains en leur offrant une matrice à la fois onirique et discursive. Un scénario digne du mélodrame : une jeune femme cloîtrée pendant vingt-cinq ans et qui croupit dans sa fange, est miraculeusement retrouvée dans une maison cossue de Poitiers. S'agit-il d'une victime, conduite à la déréliction par une famille oppressive ? Son cas sollicite le droit autant que la psychiatrie. Blanche Monnier constitue un archétype de schizophrène oscillant entre claustration forcée et confinement désiré. L'effroi que suscite la peinture de son hallucinatoire quarantaine spatiale invite à interroger nos propres représentations : la folie, l'enfermement, les postures sociales face à l'altérité, et au plus haut point le langage dans son incapacité à rendre compte de l'innommable. Figure déshumanisée, la jeune femme nous semble portée par une rêverie régressive vers la sanie et l'excrément. En cela elle met en abyme nos vertiges et la hantise d'une conscience qui sombre, mais dont seule la littérature pourrait porter la parole confuse, erratique et mystérieusement poétique.

Mots clés : psychiatrie, confinement, folie, altérité, roman

Resumen: La trágica historia de la « secuestrada de Poitiers » que fue pasto de la actualidad en tiempos de « La Belle Époque » y conoció un éxito considerable,

¹ Professeur agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres, diplômé de philosophie. Professeur de chaire supérieure en Classes préparatoires aux grandes écoles (Lycée Camille Guérin, Poitiers). Spécialiste des « Hussards » (thèse sur Jacques Laurent), et plus largement du roman français de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle, auquel il a consacré de nombreux articles, de Michel Déon, Jacques Chardonne, François Mauriac, Pierre Drieu La Rochelle, Roger Nimier, Jacques Perret à Jorge Semprun, Kateb Yacine, Benoîte Groult, Dany Laferrière ou Vassilis Alexakis, Alberto Manguel, François Mitterrand, Georges Simenon et Claude Chabrol. A publié notamment *La Chimère d'Arezzo* (roman, Le Cherche-Midi, 2007) *Poétique du travestissement*. Jacques Laurent romancier (Champion, 2008), *Itinéraires humanistes pour notre temps* (coproduction CNDP-MLF, 2013). Membre du CÉRACC de Paris III – Sorbonne Nouvelle (Centre d'Études sur le Roman des Années Cinquante au Contemporain), de la SELF XX^e siècle (Société d'Étude de la Littérature Française du XX^e siècle), et de la Société Internationale des Études Mauriaciennes (Université Bordeaux Montaigne).

fascina a los escritores proporcionándoles una matriz a la vez onírica y discursiva. Un argumento digno del melodrama: el milagroso hallazgo, en una casa señorial de Poitiers, de una muchacha enclaustrada durante veinticinco años y que se está pudriendo en el fango. ¿Será ella una víctima cuya familia opresiva la conduce al desamparo? Su caso encaja tanto con el derecho como con la psiquiatría. Blanche Monnier es el arquetipo de la esquizofrénica que oscila entre reclusión forzada y confinamiento voluntario. El pavor que suscita la evocación de su cuarentena espacial alucinadora nos incita a interrogarnos sobre nuestras propias representaciones: la locura, el encierro, las posturas sociales frente a la alteridad y, por encima de todo, sobre el lenguaje con su incapacidad en decir lo innombrable. Nos parece que, tal una figura deshumanizada, la muchacha se abandona a un ensueño regresivo hacia las sanies y los excrementos. Por ello ofrece una representación especular de nuestros vértigos y de la obsesión de una conciencia que se está desmoronando, pero cuya palabra confusa, errática y misteriosamente poética solo puede llevarla la literatura.

Palabras clave: psiquiatría, confinamiento, locura, alteridad, novela

Resumo: A trágica história da "Sequestrada de Poitiers", que fez manchetes na *Belle Époque* com um sucesso fenomenal, fascina os escritores, oferecendo-lhes uma matriz que é simultaneamente sonhadora e discursiva. Um cenário digno de um melodrama : uma jovem mulher de clausura durante vinte e cinco anos, na sua própria sujidade, é milagrosamente encontrada numa casa abastada em Poitiers. Será ela uma vítima, levada ao abandono por uma família opressiva ? O seu caso toca tanto a lei como a psiquiatria. A Blanche Monnier constitui um arquétipo esquizofrénico oscilante, entre a clausura forçada e o confinamento desejado. O pavor desenhado pelo retrato da sua quarentena espacial alucinatória convida-nos a questionar as nossas próprias representações : a loucura, o confinamento, as posturas sociais para a alteridade, e, sobre tudo, a língua na sua incapacidade de lidar com o inefável. Figura desumanizada, a jovem mulher parece-nos transportada por um devaneio regressivo para o saneamento e os excrementos. Desta forma, ela coloca em abismo a nossa vertigem e o assombro de uma consciência que se afunda, e cuja experiência só pode ser transmitida pela literatura a través de uma voz confusa, errática e misteriosamente poética.

Palavras chave: psiquiatria, confinamento, loucura, alteridade, novela

Abstract: The tragic story of the « Confined Woman of Poitiers » which made the headlines during the Belle Epoque and attracted considerable attention has been fascinating writers by offering them core material that is both dreamlike and argumentative. The scenario is nothing short of melodrama: a young woman who remains housebound for twenty-five years, rotting in her filth, is miraculously found in an affluent home in Poitiers. Was she really a victim, driven to dereliction by an oppressive family? Her case appeals as much to law as to psychiatry. Blanche Monnier is the archetype of the schizophrenic who wavers between forced claustration and deliberate confinement. The dread caused by the depiction of her hallucinatory confinement puts our own representations to the test: madness, claustration, social attitudes towards otherness and most of all language in its inability to render the unspeakable. Dehumanized and lost in regressive dreaming, the young female figure seems attracted to secretions and feces in such a way that her story questions our own fears and dread of a consciousness slowly losing its bearings – as though literature only could translate its tumultuary, erratic and mysteriously poetic voice.

Keywords: psychiatry, confinement, madness, otherness, novel

Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. [...] Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit. Cela, dire cela, sans savoir quoi. Peut-être n'ai-je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? (Beckett, 2008 : 7)

Comme André Gide j'ai un goût très fort pour les faits divers probablement parce qu'ils marquent l'intrusion du baroque dans la vie quotidienne, je crois qu'on aime les faits divers quand on aime à la fois ce qui est fantastique et ce qui est réaliste (Truffaut)²

Que peut-on vivre de primordial dans une chambre ? Dormir, faire l'amour, boire, manger, lire... Essentiellement : naître et mourir. Commencer et finir. Enfin pour les plus chanceux des sédentaires. Et surtout en respectant les heures d'entrée et de sortie. Quand le diurne mord sur le nocturne, les petits rongeurs de l'insomnie décolorent la nuit, qui devient atrocement *blanche*. Quand le dormeur mord sur le diurne, les heures s'écoulent épaisses et la matinée se fait *grasse*. La chambre est un espace où l'on se jette et que l'on quitte. Rarement où l'on reste. De gré ou de force. Garder la chambre ? La belle blague. C'est elle qui vous garde.

Voici l'horifique histoire de Blanche Monnier, « la Séquestrée de Poitiers » pour l'éternité des gazettes. La non-histoire de la nuit-Blanche. Une histoire de fou. Sans doute de folle. Pas celle de Chaillot mais de Poitiers, là-bas, au fin fond du XIX^e siècle, à l'aube de cette « Époque » qui ne fut à peu près « Belle » qu'à l'air libre.

Le 23 mai 1901, un corbeau bien inspiré vient croasser sur le bureau du procureur général près la cour d'appel de Poitiers. Il y dépose une lettre anonyme qui semble surgir d'un roman d'Eugène Sue :

J'ai l'honneur de vous dénoncer un fait d'une exceptionnelle gravité. Il s'agit d'une demoiselle qui est enfermée chez Madame Monnier, privée d'une partie de nourriture, vivant sur un grabat infect depuis 25 ans, en un mot dans sa pourriture (Augustin, 2006 : 285).

Le délateur au grand cœur mais anonyme signe la quatrième de couverture d'un récit où l'épouvante le dispute au misérabilisme et au martyrologe. Une Cosette de province cadennassée par une nouvelle mère Thénardier au 21 rue de la Visitation ? Une *enfant sauvage*, comme dans le film de François Truffaut³ ? Blanche va sortir de sa chambre, qu'elle avait baptisée d'incompréhensible façon son « cher grand fond Malampia », mais sans jamais se réinsérer dans le monde des hommes. Blanche n'est pas « Victor de l'Aveyron⁴ ». Elle ne va rien (ré)apprendre car elle n'a

2 Cit. in « Le Livre de chevet - La Séquestrée de Poitiers d'André Gide, lecture de François Truffaut », 7 volets, Radio France, France Culture, réalisation de Janine Antoine, première diffusion le 5 octobre 1967, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/le-livre-de-chevet-la-sequestree-de-poitiers-17-1ere-diffusion-05101967>.

3 François Truffaut, *L'enfant sauvage*, scénario de Jean Gruault et François Truffaut, 1970, avec entre autres Jean-Pierre Cargol, François Truffaut et Françoise Seignier.

4 « Victor de l'Aveyron » : l'existence de ce garçonnet d'une dizaine d'années, devenu mythique, constitue en soi une énigme. Recueilli, ou plutôt capturé dans le département du Tarn à l'extrême fin du XVIII^e siècle et décédé en 1828, il est cet « enfant sauvage » sur qui la

vraisemblablement rien oublié. Non pas un être primitif, mais la figure du retour à l'état premier, au stade préhumain. Une petite fille espiègle et remuante, disait-on d'elle enfant.

Blanche a mal tourné, comme disent les braves gens, jusqu'à endosser une identité purement verbale de « malheureuse », voire de « créature », entre compassion guindée et répulsion inavouée pour sa défiguration récessive, sa déconstruction dans l'autre, son naufrage de petite *confinée*, —un être de littérature, une matrice onirique sur le mode cauchemardesque, une question vivante, un être de fable, un monstre. Un être que l'on a besoin d'écrire, pas simplement de décrire, pour tenter de percer son mystère.

C'est parti. Action, moteur : prenez son corps ceci est un roman, l'outil idéal pour interroger l'existence. Georges Simenon : *Le Bourgmestre de Furnes* (1939). Poitiers s'est rapproché d'Ostende. Le héros éponyme jouit d'une belle position sociale. Joris Terlinck fait dans le cigare. Plus détesté que respecté, il s'est imposé en tyranneau dans sa manufacture et sous son toit. C'est le « Baas », le patron, le boss. Sa fille Emilia souffre d'un étrange handicap et vit en quarantaine perpétuelle dans sa chambre. Déficiante grave, elle est l'objet d'une sollicitude extrême de la part de ce père éploré et aux aguets, prodiguant soins et nourriture à « Mimilia » :

Certains matins, Émilia poussait des cris perçants, collée contre le mur qu'elle avait sali de toutes les manières, en proie à une terreur que rien ne pouvait calmer.

D'autres fois, il la trouvait prostrée, couchée sur le ventre, toujours nue, car elle ne pouvait supporter le contact d'un vêtement ou d'une couverture, les dents serrées sur la toile du matelas, les ongles enfoncés dans le tissu.

—Sage, Mimilia...

Ce matin-là, elle se regardait dans un morceau de miroir et elle ne prit pas garde à la présence de son père. Il put placer le bol près d'elle et même retirer avec des mouvements prudents, car il ne fallait pas l'effaroucher, le lambeau de toile cirée qu'on essayait toujours de glisser sous elle, car elle ne se levait jamais et elle était insensible au dégoût (Simenon, 1992 : 21).

Émilia-Blanche hypnotise car elle incarne l'altérité tératologique, l'envers ténébreux de l'humain-lecteur. Inqualifiable, elle construit à l'aune de la fictionalisation réaliste un contre-paradigme, une figure extrême à mi-chemin de l'homme et de la bête mais aussi de l'enfant et de l'adulte. Joris Terlinck s'adresse à elle dans l'espace insituable de la chambre en l'infantilisant ou en l'animalisant : « Sage, Mimilia ». Derrière ses barreaux, celle que Joris couvre de sobriquets tendres, impuissants et ambivalents comme « mon petit pigeon joli » (Simenon, 1992 : 58), « mon petit oiseau » (Simenon, 1992 : 59), se caractérise par l'imprévisibilité et la discontinuité irrationnelle de son comportement, la variabilité impénétrable de son humeur.

Tantôt elle vagit et ricane, hagarde, absente d'elle-même, fredonnant de l'autre côté de la cloison « une de ces plaintes sans air, sans paroles précises, qu'elle pouvait

science ne tarde pas à se pencher. Réduit quasiment à l'animalité, il semble tour à tour incarner, sur le plan anthropologique, le degré zéro du développement (ontogenèse et phylogenèse), et cristalliser des déficiences psychiatriques de premier ordre (autisme), selon le paradigme heuristique choisi. Faut-il voir en lui la résurgence d'un stade hominien ou l'archétype d'une mystérieuse maltraitance ? Il est en tout cas l'épicentre du film de François Truffaut.

étirer pendant des heures » (Simenon, 1992 : 58), tantôt on la retrouve prostrée, comme hérissée, « les doigts crispés à son matelas, l'œil méfiant » (Simenon, 1992 : 59), dégorgeant un chapelet d'obscénités injurieuses. Comme il ne faut pas l'effarer dans sa cage, elle oscille entre les règnes, fluctue entre humanité et animalité. Mais toujours dans le regard de celui qui est l'autre de l'autre, c'est-à-dire moi, le spectateur hors champ, de la parentèle honteuse ou désemparée au lectorat friand de sensationnalisme ou de créatures de baraque foraine.

Georges Simenon s'est directement inspiré de Blanche Monnier, dont la destinée se déroule, par ricochet, dans une atmosphère à *la Simenon*. Le roman vient paradoxalement se nourrir du romanesque de l'inénarrable. Ainsi recourt-il à un imaginaire de l'actualité sordide, fabriquant un mythe scriptural et anthropologique qui parfois, au sein de la fiction, sert à cautionner le réalisme du fictif, à l'instar d'un François Mauriac qui, dans *Thérèse Desqueyroux* (1927) fait deux allusions à l'affaire pictave. Il imagine Bernard, ce mari que Thérèse a voulu empoisonner, dans un chassé-croisé de regards éloquents :

Oui, c'est évident qu'il a eu peur. Thérèse l'observe, assis en face d'elle et tisonnant, mais ne devine pas l'image que contemplent ses gros yeux dans la flamme ; ce dessin rouge et vert du *Petit Parisien* : *La Séquestrée de Poitiers* (Mauriac, 1986 : 168).

Quelques pages plus tôt, le souvenir est apparu comme une représentation dégradée, discrètement associée à la fosse d'aisance :

En une seconde, il revit cette image colorisée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse —et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au-dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *La Séquestrée de Poitiers* (Mauriac, 1986 : 162).

La sanie est devenue bien inoffensive et l'amusant cloaque acquiert, avec ses vilains insectes, une double signification : latrines rustiques mais aussi cabinet de lecture improvisé. Et pourtant *La Séquestrée de Poitiers* ne saurait se réduire dans l'œuvre de François Mauriac à un obsolète chromo.

Thérèse Desqueyroux raconte l'histoire d'une autre « séquestrée », l'héroïne elle-même, dans l'étouffoir de la famille et d'un mariage sans amour, dans une existence enclavée dont elle se sent invinciblement dépossédée. *Thérèse* ou comment l'on devient un monstre de froideur et d'indifférence. Le poison est d'abord celui du confinement : la glue des jours, au plus épais de la province, « l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes —un isolement sans consolations » (Mauriac, 1986 : 61).

L'ombre portée de Blanche Monnier, spectre étrange en abyme, prend ainsi vie dans autant de variations littéraires qu'il est de tentatives de peindre la situation apparemment pathétique de la jeune femme. Immédiatement cette dernière sollicite la littérature, comme l'affaire des « sœurs Papin », ces deux employées de maison du Mans qui assassinèrent avec une cruauté sans nom leurs deux patronnes, mère et fille, en 1933, défraya la chronique et magnétisa les écrivains, de Jean-Paul Sartre au Jean Genet des *Bonnes* (1947).

Blanche intrigue André Gide qui publie en 1930 *La Séquestrée de Poitiers*, une chronique judiciaire d'une grande précision, qui reproduit les éléments du dossier,

faits en eux-mêmes, témoignages, matériaux judiciaires. L'« avant-propos » manifeste un souci d'objectivité qui va jusqu'à la tentation de la dépersonnalisation :

J'ai quelque scrupule à signer la relation de cette singulière histoire. Dans l'exposé tout impersonnel que je vais en faire, je n'eus souci que de mettre en ordre les documents que j'ai pu recueillir, et de m'effacer devant eux (Gide, 1977 : 19).

Si le titre paraît seulement référentiel et dénotatif, André Gide n'en altère pas moins les patronymes. La famille Monnier devient Bastian... Par la même occasion la fictionalisation s'infiltré imperceptiblement dans l'ouvrage, dont le rédacteur n'est de surcroît pas aussi absent qu'il ne l'a prétendu dans sa pétition de principe. De son propre aveu, il a mis « en ordre » les pièces du puzzle. Donc il a effectué une *composition* littéraire qui fait parfois entendre la voix de son ordonnateur et renforce l'intensité dramatique de son récit :

Ce qui me paraît si particulièrement intéressant dans cette affaire, c'est que le mystère, à mesure que nous en connaissons mieux les circonstances, s'approfondit, quitte les faits, se blottit dans les caractères, aussi bien du reste dans le caractère de la victime que dans le caractère des accusés (Gide, 1977 : 55).

La confiance semble provenir de l'équivalent du *Journal des faux-monnayeurs* (1927), retour critique et diariste du romancier sur son propre travail. Donc André Gide n'offre pas un simple verbatim mais un roman-vrai de la scène judiciaire. Et quelle que soit sa propension à n'en rester qu'aux faits, il les invente en tentant de les faire parler. Les circonstances et les personnages tiennent autant de Simenon lisant Gide que de Dickens. De quoi s'agit-il au juste ? D'une affaire de mœurs ? De l'incarcération d'une jeune femme par une famille oppressive ? Mademoiselle Monnier n'est plus qu'un squelette à sa sortie. Elle a croupi dans une fange excrémentielle un quart de siècle pendant lequel il ne s'est rien passé.

Où est le roman ? Aucune action, peu de péripéties. Sauf toujours à la périphérie de la *camera obscura*, de cette chambre d'injustice qui a servi de négatif à une histoire immobile de décrépitude. La trame factuelle est ténue : à sa sortie, Blanche n'est guère soulagée d'être extirpée de sa « grotte », comme elle disait. Curieuse confinée... La bonne société pousse un soupir de soulagement : la malheureuse est cliniquement déclarée débile de type « minus habens ». Une pauvre aliénée « incapable de diriger sa vie ». Hospitalisée à l'Hôtel-Dieu de Poitiers elle sort vite des écrans radars et finit ses jours à l'hospice de Blois, le 13 octobre 1913. Tout rentre dans l'ordre. L'aliénée l'est doublement, mais à son insu. Une incroyable fièvre romanesque s'empare de la presse, locale autant que nationale, qui fait rapidement de Blanche une vedette dans toute la France. En vérité, les journaux fabriquent la « Séquestrée de Poitiers ». En corrompant seulement les patronymes originels afin de ne pas indisposer les descendants, André Gide reproduit la métamorphose narrative ainsi opérée sur le substrat événementiel, telle qu'elle apparaît en 1901 dans les colonnes de *La Vie illustrée* :

À Poitiers, dans une rue calme et paisible, au nom monacal, la rue de la Visitation, vivait, universellement honorée dans la région, une famille de haute bourgeoisie. Mme veuve Bastian, née de Chartreux, de lignée poitevine fort aristocratique, habitait là avec son fils, M. Pierre Bastian, ancien sous-préfet de Puget-Théniers, au Seize-Mai. Mme Bastian de Chartreux, âgée de soixante-quinze ans, demeurait dans la maison où elle

avait vécu avec son mari, ancien doyen de la Faculté des Lettres de la vieille cité provinciale. Son fils, marié à une Espagnole, de tempérament moins calme que le sien, était revenu seul à Poitiers. Il habitait dans l'immeuble qui fait face à celui de sa mère. Un troisième personnage appartenait à cette famille, une fille, Mélanie, qu'on avait vue enjouée et riieuse jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et qui, brusquement, avait disparu. Maladie mentale, disait-on (Gide, 1977 : 19-20).

La suite est un salmigondis de précisions édifiantes et bien pensantes pour nourrir un canevas balzacien (nouvelle *Scène de la vie de province*) mâtiné d'ascétisme sacrificiel, autour de celle qu'on appelle bien vite et concurremment la « recluse » et la « séquestrée » :

Mme Bastian de Chartreux l'avait internée [...] puis, par dévouement, par charité chrétienne, elle la reprenait et la soignait, toute d'abnégation, avec le concours d'une vieille bonne, par-delà les volets clos de la maison douloureuse dont personne ne franchissait le seuil (Gide, 1977 : 20).

Nouveau « roman » dans le « roman » : les *fake news* de la Belle Époque dans le circuit répressif du grand frisson victorien : « Mlle Mélanie Bastian, vers sa vingt-cinquième année, aima et se donna. On pense qu'un enfant fut le fruit de ses amours. On croit encore que cet enfant fut supprimé » (Gide, 1977 : 21). Aucune de ces allégations baroques destinées à fustiger l'impure, n'a pu être prouvée... C'est l'invention qui devient hystérique. Elle donne souvent lieu à des scènes de mélodrame à deux sous. Selon Jean-Marie Augustin,

le bruit courut, au moment de la découverte de l'affaire, que Blanche Monnier, dans sa vingt-deuxième année, sortait souvent avec sa bonne par une petite porte et se rendait dans une maison de la rue des Écossais où demeurait un avocat du nom de Calmeil (Augustin, 2006 : 296).

Enfin du piment, le goût du scandale, le sexe clandestin, voire la dépravation et la luxure... Les ressorts convenus du scénario catastrophe pour le grand frisson bourgeois. La topique de la fille perdue s'enracine dans les esprits eux-mêmes dérangés avec une sorte de délectation peccamineuse : « Blanche aurait accouché clandestinement d'un enfant qui serait mort ou aurait été supprimé à la naissance » (Augustin, 2006 : 296).

Paroxysme expiatoire, « la séquestration aurait ensuite été le moyen utilisé pour punir la pécheresse et étouffer le scandale ». Le grand air de la violence familiale, l'obsession idéologique de la coercition propre à la morale bourgeoise, voire un codicille au *Surveiller et punir* (1975) de Michel Foucault —on ne s'étonnera pas de le voir naître, le 15 octobre 1926, dans la même rue que Blanche Monnier, mais aux antipodes, à l'actuel numéro 10 de la rue Arthur-Ranc, anciennement rue de la Visitation...

En matière de folies narratives et d'extrapolations loufoques, les feuilletonistes ne sont pas en reste. Gérard Simmat évoque la publication de Léon Charpentier et Albert Savine, aux Éditions Schwartz à Paris. Le texte mêle « vérité et imaginaire dans la première partie » (Simmat, 2019 : 16) et élucubre ensuite « suivant les canons des feuilletons édités à l'époque et destinés uniquement à captiver l'attention du lecteur sans tenir compte de la réalité » (Simmat, 2019 : 16). Point n'est besoin de se livrer à de savantes investigations sur le terrain : « Les feuilletonistes n'ont pas besoin d'aller sur place pour écrire leur texte et brodent à partir de leur imagination »

(Simmat, 2019 : 16). La France chante aussi sur le cloaque de la rue de la Visitation. Sur l'air de la Paimpolaise, on se gausse de la « séquestrée » en une sorte de carnavalisation tragique :

XII
Son corps était un squelette
Hideux, sale et décharné,
Pendant que son frère aîné
Joyeus'ment faisait la fête
Et qu'sa mèr', la veuv'Monnier
À l'église allait prier !

XIII
Ils pensaient que leur victime,
Recluse en ces sombres murs,
Deviendrait folle à coup sûr.
Et pour effacer leur crime,
Espéraient que sa prison
Lui f'raient [*sic*] perdre la raison... (Simmat, 2019 : 26).

Autant que l'on puisse en juger afin de dégonfler la baudruche de la fable, c'est l'inverse qui a dû se produire. Blanche n'a pas été *surveillée* ni *punie* pour la licence impensable de ses mœurs, mais parce qu'elle était au départ incontrôlable et démente. Elle n'est pas devenue « folle » à cause de sa claustration : l'enfermement mental dans sa chambre intérieure précède de très loin l'incarcération, toute relative d'ailleurs, dans son « cher grand fond Malampia ».

Que s'est-il véritablement passé pour que cette jeune-fille se détraque au point de s'exclure, par ses propres agissements dérogatoires, des normes du groupe ? La concernant, le discours de victimisation par malveillance présumée fait fausse route⁵. On a plus sérieusement évoqué un faisceau de symptômes, anorexie mentale, hystérie (sa libido connu des phases d'irrépressible excitation), schizophrénie. La chambre prend ainsi une valeur asilaire, puisqu'en l'absence de réelle prise en charge thérapeutique, il s'est longtemps agi d'exclure, d'enfermer, de soustraire, d'isoler une figure à tous égards embarrassante. Les prodromes de l'affection dont souffre Blanche Monnier correspondent aux signes alors illisibles d'un décrochage existentiel de l'adolescente dans sa sphère d'accomplissement :

Puis, vient la période des troubles du comportement, de la tendance à la claustration, d'un repli sur elle-même, d'une régression et de toute évidence, pour les spécialistes de la question, d'éléments de dissociation. Ceux-ci sont tout à fait repérables dans son discours par des associations apparemment dépourvues de toute logique [...]. Blanche présente alors une pensée bizarre, inadéquate, pouvant s'arrêter brusquement avant de reprendre comme si rien ne s'était passé, puis devenir complètement incohérente [...]. Des événements qui auraient dû entraîner joie ou au contraire tristesse, sont vécus avec beaucoup d'indifférence. Au contraire, alors que rien ne permet de le prédire, le sourire

5 D'un point de vue juridique, l'entourage de Blanche (sa mère, « la veuve Monnier », et son frère Marcel) n'a pas été poursuivi pour délit de violence sur sa personne. À tout le moins prévaut une déplorable passivité : « En effet, la loi pénale ne retient pas la complicité par abstention, elle exige pour punir un fait positif de participation » (Augustin, 2006 : 308).

apparaît chez elle. Elle peut manifester deux sentiments opposés et cette ambivalence se répercute dans sa gestualité, sa façon d'être, ses rires immotivés ou encore ses activités impulsives (Simmat, 2019 : 169-172).

Ce confinement pathologique ressortit à un processus global de rétraction, contraction, constriction, diminution de soi, d'exil hors du monde extérieur, de fuite autiste loin de la réalité. S'il faut enfoncer le clou de la démystification, la famille n'a pas joué le rôle, si facile et mélodramatique, d'opérateur de l'exclusion. C'est Blanche qui s'est retirée, en vertu d'un mouvement régressif de sa conscience chaotique. « Malampian » est devenu son réclusoir, le non-lieu de sa disparition où délibérément elle se recueille. Cette hypothèse a même été formulée par « la veuve Monnier » :

Jamais je n'ai songé à séquestrer ma fille, que j'aimais tant. Elle a toujours été libre de circuler dans la maison ; mais je dois dire que depuis vingt-cinq ans elle s'est volontairement enfermée dans sa chambre ; je peux même ajouter : dans son lit (*in* Gide, 1977 : 40).

André Gide en a acquis lui-même la conviction et table sur « le caractère parfaitement volontaire de la réclusion » (Gide, 1977 : 79) de Blanche *alias* Mélanie Bastian. La thèse est reprise à l'envi : « il s'agit moins de séquestration que de réclusion, en grande partie volontaire, en dépit des cris, des appels et d'extraordinaires inconséquences d'un caractère déséquilibré » (Gide, 1977 : 85).

Prise en tenaille entre deux tentations, entre deux forces, centrifuge et centripète, la jeune femme finit par élire ce qu'on lui impose, choisit le dedans au détriment d'un dehors obturé par la fenêtre close. La légende veut qu'au début de sa rétention, elle s'y offrît nue aux regards des passants. On avait vu en elle une délurée passablement aguicheuse. La soldatesque habituée à se rincer l'œil, de l'autre côté de la rue, au cabaret Rivaud, n'avait pas manqué de jaser. Le fameux corbeau n'est autre qu'un militaire un peu plus vertueux qui avait flairé une claustration révoltante. Il avait donc fallu parer au plus pressé. « La séquestrée de Poitiers » fut d'abord une extravagante dont on avait honte, puis une recluse qui maigrée, et enfin une épave qui éructe des borborygmes et des propos sans suite, tour à tour maudissant et bénissant son repaire.

L'entourage encourage. Au rebours de l'image pieuse, de la catéchèse misérabiliste diffusée dans la bonne société de Poitiers, « la veuve Monnier », pas très aimante et pète-sec, acariâtre, ombrageuse et pingre, connaît dans sa chair, qu'elle ne lave guère, ce tropisme récessif qui la pousse elle aussi à se replier sur son espace intime. Sa demeure ressemble à la pension Vauquer dans *Le Père Goriot* de Balzac.

André Gide brosse le portrait d'une solitaire lugubre et rassise, une métonymie du veuvage aigre :

C'était une femme petite, assez forte, aux traits durs, qui se présentait le plus souvent la tête recouverte d'un bonnet noir, orné de dentelles ou de rubans. Elle menait une vie recluse, ne recevait presque personne, et sortait de moins en moins dans la ville (Gide, 1977 : 60).

Le 21 rue de la Visitation est donc un espace où l'on se retranche en faisant mariner sa maussaderie dans l'horreur de tout contact social. L'hérédité ne gouverne pas que les romans de Zola. Il suffit de prendre l'escalier menant à la cellule du grand-père maternel, Louis de Marconnay, baptisé par André Gide M. de Chartreux : il

a passé la dernière partie de son existence dans une réclusion absolue ; se refermant dans sa chambre du second étage, dont il ne sortit même pas pour assister aux derniers moments de son gendre, mort dans une autre chambre sur le même palier (Gide, 1977 : 58).

Marcel, le frère de Blanche, constitue également un personnage d'anthologie. Sans être d'une laideur repoussante, il n'est guère un jeune premier. Son extrême myopie l'éloigne d'autrui, ainsi qu'une particularité pour le moins surprenante, la coprophilie, associée à ce que les spécialistes appellent « anosmie », ou perte de l'odorat, en relation fréquente avec l'« agueusie », la disparition partielle ou totale du goût. Un tel handicap le rend passablement indifférent à l'atmosphère méphitique qui règne dans la chambre de sa sœur. Résidant au 14 de la rue de la Visitation, il veille sur elle mais l'ordure ne l'indispose nullement. Longtemps il milite pour que la malade soit hospitalisée. En vain. La marâtre gouverne sans partage et carapaçonne son périmètre de survie avec l'aménité d'une louve. Le fils s'éloigne. Sa sœur pourrit sur pied...Toute la famille ne perçoit pas le vertige excrémental de Blanche, son lent dépérissement. Pis encore : personne ne bronche. Chez ces gens-là, on se tait. Une omerta de la fange. Il aura fallu qu'un corbeau s'arrache une plume. Pas le moindre voisin, pas la moindre bonne, personne pour s'émouvoir de la pauvre fille. Tous innocents. Tous coupables. L'empire de la respectabilité, cet autre nom de l'indifférence.

Et pourtant elle parle. Mais nul ne l'entend.
Quelle est la parole d'une folle ?
C'est bien connu, la parole d'une folle est folle...

Alors déchiffrons ses cryptogrammes, ses fulgurations, son délire dans le récluse où elle se terre. La chambre est devenue un écritoire. La confinée serait-elle graphomane ? L'abîme accueille la mise en abyme de l'écriture. Sur les murs les traces les plus anciennes célèbrent le dehors regretté : « Liberté ! Liberté ! Solitude toujours ! Il faut vivre et mourir au cachot toute la vie » (Simmat, 2019 : 114). Plus loin : « Verrais-je jamais la liberté ? Serais-je toujours dans un cachot ? Me délivrera-t-on un jour ? » (Simmat, 2019 : 114). Fragments de rhétorique scolaire mise à l'épreuve des faits, posture doloriste d'incarcérée : « Suis-je donc condamnée à rester ensevelie dans ce tombeau ? Hélas c'en est fini pour moi ! » (Simmat, 2019 : 114). Puis le langage se disloque, se désagrège, dissout ses liens de sens et de lexique. Sa parole invente, sans livrer ses clefs : « On peut observer des créations de mots, des néologismes, la suppression des articles, de fréquentes répétitions verbales, comme notamment "cher petit" » (Simmat, 2019 : 115) ...

Un bredouillis évanescent et halluciné. Le repli larvaire du corps au fond de la chambre et sa quasi-absorption par le dedans de la conscience qui ne garde qu'un tas d'os et une chevelure pétrifiée par la crasse, laisse s'accomplir dans les déjections qui grouillent de vermine, la mystérieuse correspondance symbolique du haut et du bas. Sa parole erratique, dit-on, égrène des mots orduriers et abscons, les *selles* du langage, les défécations liées au bas corporel. Et tout à coup la langue s'élève vers une impénétrable religiosité.

Lorsqu'on l'extirpe de son confinement elle s'écrit : « Faites tout ce que vous voudrez, mais ne m'enlevez pas à ma chère petite grotte » (Simmat, 2019 : 205). Sa chambre lui est devenue consubstantielle. La métaphore de la cavité, de l'espace cavernicole d'où sortir c'est naître au monde, donc exister et avoir une histoire, dit sans doute la puissance de la régression intra-utérine, la puissance anthropologique et allégorique du ventre. Mais Blanche lui associe en surimpression la grotte miraculeuse, qui visiblement incarne son obsession fondamentale.

À l'Hôtel-Dieu, lorsqu'une sœur s'avance vers elle, un bouquet dans les bras, elle a cette réaction, promesse d'extase : « Oh, comme ce serait beau si l'on avait deux bouquets pareils, avec une grotte au milieu et une petite Vierge dans la grotte » (Augustin, 2006 : 312). La « grotte » de Malampia résonne alors des cantiques de Lourdes en exhalant les effluves du culte marial.

Divagations mystiques ? De bas en haut, le récluseur semble préfigurer le monde céleste, dont la chambre serait alors l'antichambre. Nul ne le saura jamais. En quittant définitivement son « anti-chambre », Blanche est partie avec ses secrets, ses illuminations étouffées, ses rires absurdes, ses mots sans queue ni tête... Parler de la « Séquestrée de Poitiers » c'est se condamner à ne jamais traiter le sujet, à parler à côté. D'autre chose que de Blanche Monnier.

On peut refaire à l'infini la chronique judiciaire, déconstruire les représentations médiatiques, reprendre la description clinique de la schizophrénie, on n'aura quand même rien dit. Ou si peu. Demeure un fantôme de femme sur qui pèse la pire des violences, en dehors de l'exclusion familiale et sociale : l'avoir cru folle. Blanche Monnier nous fascine car elle représente notre envers de ténèbres, notre inavoué et notre impensé, la peur que notre être chancelle et tombe dans le vide. A force d'y tourner, la grande rêverie régressive qui nous menace tous et hypothèque nos confinements, nous offre un voyage métaphysique en première classe. Le bout du monde, c'est toujours le mur d'une chambre.

L'auteur remercie Sylvie Campmas (résumé en espagnol), Bruno Da Silva (résumé en portugais), Sophie Mc Keown (résumé en anglais).

Références

- Augustin J.-M. (2006). *Les Grandes Affaires criminelles de Poitiers* : La Crèche, Geste éditions, « Geste poche ».
- Beckett S. (1953, 2008). *L'Innommable*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gide A. (1930-1967). *La Séquestrée de Poitiers*. Paris : Gallimard, « Folio », n° 977.
- Mauriac F (1927-1986). *Thérèse Desqueyroux*. Paris : Grasset, Librairie Générale française, Le Livre de poche, n° 138.
- Simenon G. (1992). *Le Bourgmestre de Furnes*. In *Tout Simenon. Œuvre romanesque*. Paris : Presses de la Cité.
- Simmat G. (2019). *La Séquestrée de Poitiers. Regards croisés : psychiatrique, médiatique, judiciaire. Réflexions sur le diagnostic psychiatrique et sur le maintien à domicile de l'aliéné à la fin du XIX^e siècle*. Poitiers : Gérard Simmat.